

Images interdites

Première partie - Mario Séguin

- Kossé qui est arrivé icitte?
- Bonjour Monsieur Lachaîne, répondit Brigitte. Il semblerait que Jean-Claude se soit noyé.
- Qui? cria le vieil homme dont l'ouïe lui faisait cruellement défaut à l'occasion.
- Le fils de Madame Dumas, Jean-Claude. Vous savez celui qui demeure avec elle et qui est légèrement handicapé.

Depuis la mort de son mari, Henriette Dumas habitait avec son cadet. Jean-Claude, qui avait manqué d'air à la naissance, vivait avec les séquelles de cet incident : plus lent que la plupart des personnes dans ses mouvements, il n'aimait pas la compagnie des gens. Solitaire et renfermé, on voyait souvent Jean-Claude déambuler les rues, toujours muni de son appareil photo. Son univers tournait autour des oiseaux. Hiver comme été, son précieux appareil pendu à son cou, il captait les déplacements des volatiles qu'il repérait lors de ses nombreuses promenades.

- Et voici la commère du quartier, énonça Anne-Marie Poirier à son amie Brigitte en désignant d'un coup de tête, dont la discrétion laissait à désirer, le haut de l'escalier qui menait au *Quai des Artistes*.

Cécile Larose, l'antipathique propriétaire de la seule bijouterie des environs, débarquait de son *Audi* noire et, curieuse comme une belette, courrait presque pour ne pas rater une seconde du travail des policiers et des ambulanciers, au risque de se fouler une cheville sur le pavé glacé de ce début décembre.

- Que se passe-t-il donc? s'enquit-elle d'un ton faussement désinvolte, les lèvres pincées vers l'avant.
- Nous croyons que Jean-Claude s'est noyé, répondit Anne-Marie sans la regarder.
- Ah! soupira simplement la bijoutière comme si la victime ne méritait aucun intérêt de sa part. C'est bien dommage. Quel soulagement pour cette pauvre Madame Dumas! Et pour les voisins aussi.
- Vous n'êtes pas sérieuse, quand même, explosa Brigitte.
- Bien sûr que je le suis! Ce Jean-Claude m'horripilait avec sa manie de photographier les gens à tout moment. Il m'espionnait. Je le sais.
- Jean-Claude aimait les oiseaux, Madame Larose, pas monsieur et madame tout le monde, émit Brigitte en obéissant aux ordres des ambulanciers qui repoussaient les curieux.

Les agents de police encerclaient la scène de l'accident d'un ruban jaune et indiquaient aux badauds de remonter sur la route.

La charmante Cécile poursuivit d'un ton sec, sans relever la réplique de Brigitte.

- Tiens! N'est-ce pas le grand échalas de Benoit Deschatelets qui jogge? Il m'énerve celui-là avec son accent français. Je suis convaincue qu'il s'amuse à prendre des airs prétentieux depuis son retour de la France.
- Gardez vos observations pour vous, Madame Larose, ne put s'empêcher de rétorquer Brigitte.

En effet, Benoit traversait le pont *Lady Aberdeen* en courant d'un pas alerte. Ses études outremer en archivistique terminées, Benoit travaillait maintenant à Bibliothèque et Archives Canada à Gatineau depuis l'automne dernier. Sa personnalité plutôt réservée, voire même secrète, lui valait bien souvent l'étiquette de snob. Personne ne voyait la timidité en lui qui, pourtant, lui causait des soucis dans sa vie sentimentale. Constatant tout cette commotion en face de l'église, il s'arrêta près des jeunes gens.

- On dirait une scène de crime, lança-t-il aux filles en les saluant.
- Pas tout à fait. C'est vraisemblablement Jean-Claude Dumas qui s'est noyé en tentant de nourrir les canards avec du pain. J'ai vu un policier ramasser un sac de croûtes sur le quai.
- Ah, non! Pauvre Jean-Claude. Il aimait tellement les oiseaux. Je le croisais fréquemment sur les sentiers du lac.

* * * * *

Le lendemain matin, Benoit parcourait le même chemin du *Lac Leamy* qu'il empruntait périodiquement. La neige n'était pas encore suffisamment tombée pour que l'on interdise l'accès aux promeneurs.

À la hauteur d'un grand orme dénudé, il s'arrêta un moment afin d'étancher sa soif. Un pic chevelu s'en donnait à cœur joie sur un objet métallique. Habitué d'entendre le manège de l'oiseau, Benoît devina dès les premiers sons que le picidé s'acharnait sur autre chose que de l'écorce. Il regarda attentivement dans la direction du bruit et s'avança lentement.

- Mais, c'est un appareil photo, murmura-t-il à haute voix en approchant de l'orme où l'article avait été accroché.

D'une main, il prit la branche et la ploya et, de l'autre, le récupéra délicatement. À part quelques égratignures laissées par l'oiseau sur le boîtier, l'objet ne semblait pas endommagé. Sur la bandoulière, il nota que les lettres JCD avaient été inscrites à l'encre de Chine.

- Ça alors! Je parie qu'il appartient à Jean-Claude Dumas.

Il fourra l'appareil dans son sac à dos et quitta les lieux. Une fois chez lui, la curiosité l'emporta sur la raison : il actionna le bouton de mise en marche et fit défiler les images sur l'écran. Benoît distingua les diverses espèces d'oiseaux que Jean-Claude avait photographiés: des mésanges, des sittelles, des cardinaux rouges et des geais bleus.

Puis, des clichés des maisons de la rue Jacques-Cartier apparurent et Benoît reconnut plusieurs des habitations.

Les photos suivantes arrachèrent un cri de surprise au jeune homme.

- Mince! souffla Benoît qui porta une main à sa bouche. Si je m'attendais à ça...

Deuxième partie – Sophie Martin

Il éteignit rapidement l'appareil photo et le déposa prestement sur la table. Que faire? La réponse était simple : remettre l'appareil à la police.

— Mais à quel prix, se demanda-t-il. Toute la communauté va être bouleversée s'il faut que ça sorte dans les nouvelles... Oh, zut, dans quel pétrin me suis-je fourré?

* * * * *

Par un froid matin, Jean-Claude Dumas sortit de chez lui, comme à l'accoutumée. Beau temps, mauvais temps, chaque matin à 9 h, après son petit déjeuner, il avait rendez-vous avec la nature. Ses oiseaux l'attendaient. Parfois un ou deux cerfs aussi. Il avait toujours quelques pommes dans son sac à dos au cas où. Quand il les régalaient, il avait l'impression qu'ils se prêtaient mieux au jeu et le laissaient prendre de meilleures photos.

C'était un matin glorieux. Un soleil radieux faisait briller de mille feux la mince couche de neige qui recouvrait le quartier. Jean-Claude sourit de tout son être à l'idée de se fondre dans ce merveilleux décor.

Il quitta la vieille maison de la rue Jacques-Cartier pour se diriger tranquillement vers le boulevard Fournier. Là, il y emprunterait la piste cyclable quelques secondes pour ensuite aller longer la rivière. Il connaissait ce coin de terre comme le fond de sa poche. La neige craquant sous ses pas, il claudiquait joyeusement. À un moment donné, il vit un superbe cardinal mâle perché sur la branche d'un arbre ornant le devant d'une vieille maison. Cette espèce comptait parmi ses favorites. Il approcha lentement de l'arbre et se saisit doucement de son appareil photo, soucieux de ne faire aucun bruit pour ne pas effrayer le volatile.

Juste comme il s'apprêtait à appuyer sur le déclencheur, la porte de la maison s'ouvrit violemment.

— Eille toé, grand flanc mou, je t'ai déjà dit que je te veux pas sur mon terrain! Sacre-moé ton camp d'icitte!

Les yeux ronds de terreur, Jean-Claude décampa sans demander son reste. Cette madame Larose lui faisait réellement peur quand elle sortait de ses gonds. Dans son esprit quelque peu enfantin, cette femme antipathique prenait des allures de dragon

menaçant à tout instant de cracher sur lui un flot fumant. Jean-Claude ne tarda pas à déguerpir, sous les imprécations de la mégère, qui l'abreuva d'injures aussi longtemps qu'elle put le voir.

À bout de souffle, il arriva sur la piste, puis l'abandonna pour retrouver son précieux refuge, la forêt. Au bout de quelques secondes, il avait tout oublié de sa mésaventure. Il ne faisait plus qu'un avec la nature et se laissait guider par le chant mélodieux des braves oiseaux qui restaient dans la région malgré l'hiver. Des heures passèrent ainsi...

Un bip de sa montre le ramena à la réalité. Déjà l'heure de rentrer dîner. Sa mère n'ayant que lui pour compagnie, il se faisait un honneur de prendre chacun de ses repas avec elle.

À son retour, sa mère l'attendait, l'air grave.

- Mon gars, j'ai su par madame Larose que t'avais encore été sur son terrain... Tu sais que c'est la seule voisine qui tolère pas ça... Fais donc attention.
- Oui, M'man. J'ai pas fait exprès. Il y avait un beau cardinal. Un gros! Je voulais juste des belles photos.
- Je sais, mon gars, mais elle va finir par faire une plainte, pis, là, on va être dans le trouble.
- Je te promets de faire plus attention, dit-il avec son plus beau sourire.

Après le dîner, comme toujours, il prit son autre chemin. Cette fois, il allait explorer les rues du voisinage. Dans son quartier, il avait commencé à s'intéresser à la faune humaine. Personne ne le remarquait jamais vraiment, mais, lui, il voyait tout. Son intérêt avait commencé à se développer quand il avait remarqué cette vieille chipie de madame Larose en train d'embrasser le fils de monsieur Lachaîne devant chez lui. Pourquoi l'embrassait-elle alors que monsieur Larose l'attendait probablement à la bijouterie? Bien caché derrière une camionnette, il avait pris un ou deux clichés – ils étaient bons en plus.

Maintenant, chaque après-midi, il passait devant la maison de monsieur Lachaîne et prenait des photos des amants qui s'embrassaient passionnément devant la porte. Or, cet après-midi là, personne ne se trouvait devant la porte, qui, elle, était grande ouverte. Curieux comme tout, Jean-Claude traversa la rue et pénétra à l'intérieur.

Son sang ne fit qu'un tour. Il se cacha contre la rampe d'escalier, où il vit tout sans être vu.

- Personne ne croira jamais ça, se dit-il en s'armant de son appareil photo.

Troisième partie – Ronald Boisvert

M. Lachaîne passait ses journées au Centre des Aînés dans le quartier. Veuf depuis plusieurs années, il s'était lié d'amitié avec plusieurs personnes qui fréquentaient le Centre. Ses passe-temps préférés : jouer aux cartes et aux échecs, raconter des histoires du bon vieux temps, danser et se permettre une bonne bière par jour, pas plus. Il rentrait vers 19 heures après avoir mangé un léger repas au resto du coin. Il ne cuisinait plus depuis belle lurette... Son unique fils, Armand, menait une vie de célibataire engagé et ne rentrait que pour dormir. Savait-il, M. Lachaîne, que son fils était l'amant de Mme Larose? Si oui, il n'en avait jamais parlé à son fils. Il connaissait bien le couple Larose pour avoir acheté des bijoux pour sa femme. Mais depuis la mort de cette dernière, il n'allait plus à la bijouterie. Un matin qu'il était resté à la maison parce qu'il était malade, il avait bien remarqué une Audi noire stationnée de l'autre côté de la rue. La conductrice n'était pas sortie mais elle semblait regarder attentivement la maison. Au bout de quelques moments, l'auto avait disparu. « Bon, ça ne me regarde pas, tout de même » se dit-il, en sirotant son café.

* * * * *

Regardant dans toutes les directions pour s'assurer que personne ne le voyait, Jean-Claude prend plusieurs clichés de la scène. Il n'avait jamais vu chose pareille, sauf, peut-être dans certaines émissions policières à la télévision. Il s'approche un peu plus pour changer d'angle puis s'aperçoit qu'il marche dans une mare de sang. Dégoûté et surpris, il recule brusquement et fait tomber un bibelot qui se trouvait sur une petite table près du fauteuil. Il s'arrête, écoute et...entend des pas dans l'escalier qui mène au sous-sol. Pris de panique, il se précipite hors de la maison et s'empresse de retrouver le sentier qui longe la rivière. Il ne se rend pas compte que quelqu'un le suit. Effrayé et à bout de souffle, il s'arrête, regarde autour de lui, accroche sa caméra à une branche d'arbre puis s'assoie sur un petit rocher près de l'eau. Il retire de son sac une bouteille d'eau et un sac de biscuits. Il veut à tout prix ralentir les battements de son cœur. Il n'a jamais eu si peur de sa vie.

* * * * *

M. Larose est agité et quelque peu furieux. Sa femme a quitté vers 13h pour faire quelques achats. « Je n'en ai que pour une heure » a-t-elle dit. Il est déjà 16h30 et elle n'est pas de retour. Lui, M. Larose, a un rendez-vous important avec un vendeur de diamants à 17h, dans un hôtel du centre-ville. Il l'appelle sur son portable mais pas de réponse. Quelle histoire!

* * * * *

Les policiers retirent le corps de Jean-Claude des eaux glacées de la rivière. Le médecin légiste fait un premier examen du cadavre avant que les ambulanciers le transportent à la morgue de la ville.

- Faudra informer la mère au plus vite! dit l'agente Robitaille à l'enquêteur Marois. Jean-Claude était bien connu dans le quartier et quelqu'un va certainement parler à Mme Dumas, si ce n'est pas déjà fait.
- T'as bien raison. J'y vais tout de suite et j'aimerais que tu m'accompagnes. Je ne suis pas du tout à l'aise quand il s'agit d'informer la famille du décès d'un des leurs.
- Ça ne sera pas facile parce que la mère est veuve et elle était très attachée à son fils.

Hélas, Mme Dumas est déjà au courant. Des voisins se sont empressés de frapper à sa porte pour lui offrir condoléances et appui. Quand les agents Marois et Robitaille arrivent, il y a déjà une petite foule devant la porte.

- Mme Dumas, commence l'agente Robitaille, nous n'avons pas de bonnes nouvelles à vous apporter. Nous ne pouvons que confirmer ce que vos amies vous ont probablement déjà dit. Votre fils, Jean-Claude, a été trouvé noyé dans la rivière près du Quai des artistes. Nous sommes si désolés...

Les agents lui donnent le temps de pleurer sa perte et il est évident qu'elle est en état de choc. Au bout de 15 minutes, elle semble capable de parler un peu.

- Je ne comprends pas, dit-elle. Il va chaque jour à cet endroit et dans le sentier qui mène à la Pointe au Rocher pour prendre des photos de la nature, des oiseaux surtout. Il est très prudent! Comment cela est-il arrivé...?
- Nous n'avons aucun détail en ce moment, mais nous espérons trouver des témoins, répond l'enquêteur Marois. Vous avez parlé de photos... Il n'y avait pas de caméra sur sa personne. L'appareil est peut-être au fond de l'eau. Nous allons demander à nos plongeurs de fouiller le fond de la rivière.

* * * * *

Pendant ce temps, Benoît Deschatelets regarde à plusieurs reprises les photos dans la caméra de Jean-Claude. Il s'en veut d'avoir osé allumer l'appareil et il se demande ce qu'il doit faire maintenant...

Quatrième partie – Micheline Gosselin

Il n'avait carrément pas le choix. Il ne pouvait pas le garder. Il fallait que la vérité se sache. De plus, sa vie de scoutisme lui avait inculqué que l'honnêteté devait primer en tout temps. Cependant, Benoît éprouva beaucoup d'angoisse à l'idée de se rendre au poste de police. Quoiqu'il n'ait absolument rien à se reprocher, il se sentait toujours coupable lorsqu'un policier le regardait ou le suivait en auto. Il craignait que son anxiété l'incrimine devant les forces de l'ordre. Comme il aurait dû leur apporter l'appareil tout de suite! Mais non! Sa curiosité avait pris le dessus de lui et maintenant il en savait trop.

— Bon, se dit-il, finissons-en!

Benoît gara sa voiture dans le stationnement du Service de police de la ville de Gatineau, sur le boulevard de la Carrière. Ce fut avec les mains moites, le cœur bondissant et la respiration haletante qu'il pénétra l'édifice. Prenant deux grandes respirations, il se dirigea vers le comptoir d'accueil et demanda de parler avec l'enquêteur responsable du cas de la noyade de Jean-Claude Dumas. Le préposé le conduisit à une salle d'interrogation et le pria d'attendre quelques minutes. Dix longues minutes plus tard, l'agent Marois vint s'asseoir devant Benoît après l'avoir scruté à travers la fenêtre-miroir à son insu. L'enquêteur remarqua la nervosité démesurée du gaillard. Il présenta sa main.

— Bonjour, j'suis l'agent Marois.

Benoît la serra de sa main moite.

— Bonjour, moi c'est Benoît Deschatelets. Un voisin de Jean-Claude Dumas.

— Vous vouliez nous parler du cas de la noyade d'hier?

— En effet. J'ai trouvé l'appareil photo de Jean-Claude en faisant du jogging ce matin. Je dois vous avouer que je n'ai pas pu m'empêcher de regarder les photos et, franchement, elles sont troublantes! J'aurais préféré ne pas les avoir vues. C'était horrible! Regardez par vous-même.

Il sortit l'appareil photo de son sac et le remit à l'enquêteur. Celui-ci s'empressa de l'allumer et commença à visionner les clichés.

— Rien d'effrayant avec des oiseaux, M. Deschatelets.

— Continuez. Vous allez apercevoir les maisons de notre quartier. Ensuite un couple qui s'embrasse devant la maison de M. Lachaîne. C'est la bijoutière, Cécile Larose (mariée à un autre!) et le fils du vieux M. Lachaîne, Armand Lachaîne. Et puis, là, là... où ça... se gâte et où ça m'écoeure, c'est à l'intérieur de la maison Lachaîne.

— Oh la, la! s'écrie l'agent Marois. La noyade n'est peut-être plus un accident! Maintenant, je comprends mieux votre préoccupation. Mais dites donc, M. Deschatelets, où étiez-vous hier, vers 15 h?

— Merde! Voilà pourquoi j'ai tardé à venir. Je savais que vous trouveriez une façon de m'impliquer dans tout ça! Je n'ai rien fait! Je vous le jure! Je finissais mon jogging autour du lac Leamy. Lorsque j'ai traversé le pont Aberdeen, je vous ai vu avec mes voisines près du Quai des artistes. Je suis allé vous rejoindre et c'est là que j'ai appris la triste nouvelle.

— C'est vrai, je me souviens de vous maintenant. Me semblait que je vous avais déjà vu, aussi. Écoutez, je ne fais que mon travail. Il fallait que je vous pose la question.

— D'accord.

— Eh, minute! Vous dites que vous faisiez votre jogging au Lac Leamy hier pendant le crime, et c'est là où vous avez trouvé la caméra ce matin?

- Je vous jure sur la tête de ma mère que je n'ai ni touché, ni vu, ni entendu Jean-Claude Dumas hier!
- Oui, oui! Je vous crois. Cependant, vous avez peut-être témoigné quelque chose sans vous en rendre compte.
- Je ne penserais pas...
- Réfléchissez un peu. Mieux, fermez vos yeux. Refaites votre parcours d'hier depuis votre départ de votre maison. Regardez, écoutez, remarquez les gens, les bruits, les autos. À quelle heure êtes-vous parti de la maison? Quelle route avez-vous empruntée?
- J'suis parti à 14h tapant. J'ai descendu Jacques-Cartier jusqu'au boulevard Fournier. J'ai traversé le pont et emprunté la rue du Lac Leamy.
- Vous voulez dire la promenade du Lac Leamy, n'est-ce pas?
- Oui, c'est ça.
- Vous avez rencontré des gens?
- Bof, il y avait quelques joggeurs.
- Décrivez-les-moi.
- Il y avait la jolie jeune femme qui habite sur St-Antoine au coin de la Baie. Je ne connais pas son nom. Elle écoute toujours son iPod en courant. Elle était comme d'habitude et ne me regardait pas. Puis de loin, j'ai vu un homme, mal vêtu qui courait en pantoufle avec des lunettes fumées et une tuque. Lui non plus ne me regardait pas. En fait, il a traversé la promenade et s'est faufilé dans le boisé, comme s'il cherchait un endroit isolé pour aller uriner.
- Pourquoi vous dites « mal vêtu »?
- C'est qu'il ne portait qu'un chandail et des jeans et il n'avait pas d'espadrilles. Les vrais joggeurs sont mieux habillés.
- L'aviez-vous déjà vu, cet homme?
- Je n'ai pas vu son visage. Et il était dans le boisé lorsque je suis passé à sa hauteur.
- Revoyez-le dans votre tête et voyez si vous ne pouvez pas l'associer à un « déjà-vu ».
- Hm... peut-être... Ah mon Dieu !

Benoît pâlit et se recula sur sa chaise. Puis il se mit à secouer la tête.

- Non, non, non ! Ça ne se peut pas !
- Qui était-ce ?

Cinquième et dernière partie – Mario Séguin

L'enquêteur Marois fixait le témoignage signé de Benoit Deschatelets ainsi que les photos imprimées provenant de l'appareil de Jean-Claude Dumas. Ses doigts qui pianotaient sur la surface dure de son bureau l'agaçaient, mais la mécanique du mouvement lui procurait aussi une forme de concentration qui lui permettait de rassembler les morceaux de ce casse-tête. Deux dépositions en moins de vingt-quatre heures ! Il y avait de quoi ruminer sur les informations. Décidément, la noyade de la rue Jacques-Cartier s'avérait un imbroglio digne des enquêtes d'Hercule Poirot.

« Et si je m'inspirais de sa méthode » songea Marois.

Puis, d'un geste résolu, il étira le bras, saisit un stylo et griffonna des pistes d'hypothèses sur son calepin. Satisfait de ses notes, il se leva, attrapa son manteau et sortit dans le couloir. En passant devant le bureau de l'agente Robitaille, il lui confia une mission.

- Robitaille. Tiens, voici les photos que Jean-Claude Dumas a prises avec son appareil. Un individu vient de m'apporter sa caméra qu'il a découverte sur un sentier au *Lac Leamy*.

Marois résuma le témoignage de Benoit Deschatelets à la policière et l'informa de ses démarches à venir.

- Amène Victor avec toi au *Lac Leamy*. Si tu trouves quelque chose, n'hésite pas à envoyer le tout au laboratoire avec la mention « urgent ». Je signerai la requête à mon retour au bureau en fin d'après-midi.

* * * * *

Madame Dumas fut surprise de voir l'enquêteur Marois cogner à sa porte le lendemain du décès de son enfant.

- Bonjour Madame Dumas. Je suis désolé de vous déranger, mais j'ai une ou deux questions pour vous à propos de ce tragique événement.

La mère de Jean-Claude, émue et impressionnée, s'effaça pour laisser entrer son visiteur.

- Pouvez-vous me confirmer l'heure à laquelle vous avez dîné avec votre fils hier ?
 - Vous savez, mon Jean-Claude n'aimait pas l'incertitude. Nous mangions toujours à la même heure : midi. Sagement, il rentrait à l'heure convenue tous les jours.
 - Avez-vous remarqué un comportement différent chez lui ?
 - Pas vraiment. Je l'ai chicané parce qu'il avait empiété le parterre de Madame Larose, la bijoutière, pour prendre des photos d'oiseaux. Ensuite, nous avons avalé notre soupe. Je lui ai donné un sac de croûtes pour qu'il nourrisse les canards au *Quai des Artistes*, comme je le fais chaque semaine. Jean-Claude est sorti de la maison vers une heure moins quart.

La propriétaire du domicile informa Marois que son fils était réglé comme une horloge et qu'il parlait rarement aux gens qu'il croisait sur son chemin. Le policier remercia madame Dumas et lui souhaita encore une fois ses condoléances.

* * * * *

Plus à l'est sur la rue Jacques-Cartier, le détective s'arrêta devant la demeure des Lachaîne, père et fils. La vieille maison de bois avait grand besoin d'une cure de

rajeunissement. Avant même d'arriver sur le perron, la porte s'ouvrit et le retraité s'adressa à l'enquêteur d'un ton bourru.

- C'est pas encore pour l'histoire du « neyé » ? s'enquit-il.
- Bonjour Monsieur Lachaîne. Oscar Lachaîne, c'est bien ça ?
- Oui, oui, c'est mon nom.
- Puis-je vous poser des questions en rapport avec la noyade de Jean-Claude Dumas.
- Je sais rien pantoute.
- On m'a dit que vous vous étiez arrêté au *Quai des Artistes* lors de votre promenade hier.

Toujours sur le perron, malgré le temps frais même si le soleil cherchait à réchauffer l'air, Oscar Lachaîne répondit à l'enquêteur.

- Comme chaque après-midi, je suis sorti après le dîner pour aller au village. J'ai vu Jean-Claude en face de l'église avec un sac de croûtes pour ses canards. Puis, quand je suis revenu, il y avait bin du monde au *Quai des Artistes*. Je me suis arrêté et une jeune fille m'a dit que Jean-Claude s'était neyé ! C'est toute.

Marois sourit à son interlocuteur, content de la brève conversation avec l'aïeul de la rue Jacques-Cartier.

- Merci Monsieur Lachaîne. Ce sera tout pour le moment.

* * * * *

De retour à la station, Robitaille l'apostropha dans l'entrée.

- Tu as vu juste. J'ai trouvé. Le labo analyse les échantillons. Nous obtiendrons les résultats dans deux heures.
- Bien joué. Peux-tu t'assurer à ce que le jeune Deschatelets confirme l'emplacement de ta découverte ?
- Tout de suite, patron !

* * * * *

Dans son bureau, Marois étala le fruit de ses observations et ses déductions sur un tableau. Il recula de deux ou trois pas, réfléchit un moment, puis retourna à la surface blanche et y dessina des flèches reliant diverses informations.

- Et voilà ! Procédons à la grande finale ! émit-il tout haut.

Il ouvrit la porte de son local.

- Robitaille ! Arrive ici.

L'agente se pointa dans la pièce. Marois lui dévoila le résultat de son raisonnement sur la noyade de Jean-Claude Dumas et la signification des images captées par l'appareil photo du défunt.

- Pour ce qui nous apparaissait comme un simple accident hier après-midi... , fut la réplique de la policière qui ne termina pas sa pensée.

- Allez ! Convoque-moi ces deux larrons-là pour demain matin. On va les brasser un peu.

* * * * *

Le lendemain à 10 :00, Armand Lachaîne et Brigitte Desjardins campés dans une salle de la station de police, se demandaient bien la raison de leur sommation aux bureaux de la sureté. Au bout d'une dizaine de minutes, les deux membres du corps policier arrivèrent et s'installèrent en face d'eux.

- Merci de vous être déplacé avec un si court préavis. Je suis l'enquêteur Marois chargé de conclure le dossier de la noyade de Jean-Claude Dumas et voici ma collègue, l'agente Robitaille. Puisqu'il n'y avait aucun témoin de l'incident, je procède à des vérifications d'usage.

Ni Armand Lachaîne, ni Brigitte Desjardins ne répliquèrent à la remarque du policier. Tous deux se contentaient d'écouter et attendre la suite.

- Un individu a rapporté hier un appareil photo trouvé sur le sentier du *Lac Leamy*. Madame Dumas nous a confirmé qu'il s'agissait bien de la caméra de son fils.

- Quel est le lien avec ma présence ici ? questionna Brigitte.

Marois ignora l'interruption et poursuivit.

- Monsieur Lachaîne. Voici des images qui semblent provenir de votre demeure, émit l'enquêteur en poussant sur la table trois clichés de la macabre scène de la cuisine. Est-ce bien là, votre domicile ?

Armand Lachaîne, pas le moins du monde intimidé, répondit sans hésiter.

- Oui. C'est bien chez moi. Et je peux très bien vous expliquer ce que vous apercevez sur ces photos.

- Je vous écoute.

- Je pratique la taxidermie à mes heures. J'empaile des petits animaux. Et ce que vous voyez, c'est le résultat d'un malencontreux accident qui est survenu chez moi hier. Je finissais de vider un hibou et un lièvre et la bassine de sang est tombée sur le plancher. Je suis donc descendu au sous-sol pour chercher des sacs afin de ramasser le tout et nettoyer la cuisine. Quand je suis remonté à l'étage, j'ai senti du vent et me suis rendu compte que la porte en avant était grande ouverte. Alors que je la fermais, j'ai bien

remarqué Jean-Claude courir sur le trottoir, mais sans plus. Je constate maintenant qu'il sortait de chez moi puisqu'il a pris ses photos.

- Depuis quand pratiquez-vous ce hobby, monsieur Lachaîne ?
- Oh, ça fait tout juste cinq ans.

Marois demeura silencieux et griffonna des notes sur son calepin puis envisagea Brigitte.

- Je crois que vous vous trouviez au *Quai des Artistes* avant hier, n'est-ce pas ?
- Oui. J'étais avec mon amie Anne-Marie. De retour des *Promenades Gatineau*, nous avons vu les gyrophares de l'auto-patrouille. À notre arrivée sur le quai, votre collègue nous a informées de la noyade de Jean-Claude Dumas. Pauvre garçon, conclut-elle.
- Ça fait longtemps que vous vivez sur la rue Jacques-Cartier ?
- Au moins quinze ans, rétorqua-t-elle à Marois.
- Alors, pourriez-vous identifier ces gens sur deux photographies qui proviennent aussi de l'appareil de Jean-Claude ?

Brigitte porta les images à la hauteur de ses yeux, hésita un moment, pour la forme, et articula lentement affichant une mine perplexe.

- Clairement, nous reconnaissons M. Lachaîne près de sa maison, dit-elle en jetant un coup d'oeil vers Armand. Mais, j'ignore l'identité de cette autre personne.
- Curieusement elle vous ressemble. Vous êtes sûr que ce n'est pas vous ?
- Absolument certaine. Je ne possède pas de tels vêtements.

Brigitte soutint le regard insistant de Marois.

- Et si j'obtenais un mandat de perquisition, trouverais-je ses fringues cachées dans votre résidence ? lança-t-il tout de go dans le but d'intimider Brigitte Desjardins.

La femme demeura silencieuse et n'osait pas envisager Armand qui péniblement n'arrivait pas à se contenir sur sa chaise sans bouger pour dissimuler sa nervosité qui s'intensifiait de minute en minute. Il n'appréciait pas du tout le déroulement de cet entretien.

Lâchant les yeux méprisants de Brigitte, Marois se tourna vers l'amant Lachaîne qui dégageait maintenant une odeur de transpiration nauséabonde dans l'étroite salle d'interrogation.

- M. Lachaîne. Madame Desjardins vous a identifié sur ces deux photographies. On note qu'il y a un échange de sacs entre cette étrangère et vous. Que contenaient ces sacs ?

Silence. Marois poursuivit sa mise en scène autant pour en mettre plein la vue à sa collègue que pour déconcerter les interrogés.

- Une personne se dit prête à témoigner à cet égard puisqu'elle a dérobé chez vous un sachet provenant d'un sac semblable à celui sur les clichés.

La sueur perla sur le front d'Armand Lachaîne et ses yeux s'arrondirent. Il cacha ses mains sous ses cuisses. Brigitte ne broncha pas et son regard de glace ne trahissait aucun signe d'angoisse.

L'agente Robitaille sortit d'autres reproductions plus détaillées d'une enveloppe et Marois les poussa devant Armand Lachaîne. Une des photos, grossies par les spécialistes du service de police, montrait un sac de ce qui paraissait être de la farine sur le comptoir de la cuisine de l'homme.

- Votre amante, Cécile Larose, est allée chez vous hier et nous a rapporté ce présent, fit Marois en branlant une petite pochette de poudre blanche enfouie dans un deuxième sac transparent.

Toujours pas de réactions de la part des filous. Marois jouissait maintenant de l'attention soutenue de ses proies.

- Et si je leur racontais ce qui s'est ce qui s'est réellement passé avant hier sur la rue Jacques-Cartier ? demanda Marois à sa collègue en empruntant un ton théâtral carrément exagéré.

Sans attendre la réplique, l'enquêteur se leva et se plaça derrière sa chaise et entreprit le récit de ses déductions en consultant son calepin de temps en temps.

- D'abord, M. Lachaîne, lorsque vous vous rendez compte que Jean-Claude a pénétré dans votre demeure, vous avertissez votre complice ici présente. Ensuite, vous vous empressez tous les deux de déterrer la cocaïne dans le boisé du *Lac Leamy*. Malencontreusement pour vous, un sac s'est percé et de la drogue a été retrouvée sur les lieux. Merci à notre chien Victor qui nous a menés directement à l'endroit. De plus, un joggeur vous reconnaît, Madame Desjardins. Malgré l'épaisseur des buissons, dénudés de feuilles en cette période de l'année, ils ne protègent plus très bien du regard d'autrui.

Le hasard veut qu'au même moment, l'agente Robitaille se trouve sur le pont *Lady Aberdeen*, arrêtée aux feux de circulation. Sur le *Quai des Artistes*, elle voit Jean-Claude tomber à l'eau et sombrer dans la rivière. Elle se rend immédiatement sur les lieux et alerte les ambulanciers.

Une fois votre butin récupéré, M. Lachaîne regagne son domicile afin de nettoyer le dégât de son passe-temps. Tandis que vous, Madame Desjardins, vous comptez rentrer tranquillement à la maison, mais la curiosité vous a amené à descendre sur le *Quai des Artistes* où vous croisez votre amie Anne-Marie. Vous n'êtes nullement allée aux *Promenades Gatineau*.

Puis, Cécile Larose arrive à son tour au *Quai des Artistes*. Décontenancée par la découverte chez son amant, elle se compose une prestance devant vous, Madame Desjardins. Elle ne sait plus quoi penser. Doit-elle retourner voir son mari qui la cherche partout, car il a signalé son désarroi à la police, ou se rendre au domicile d'Armand Lachaîne pour le confronter ? Elle roule une partie de l'après-midi dans son *Audi* noire pour finalement débarquer à nos bureaux avec cette pièce à conviction.

Le lendemain, Benoit Deschatelets, m'apporte l'appareil photo de Jean-Claude qu'il a découvert suspendu à un arbre. Il se souvient des gens croisés sur la piste. Outre une jeune fille, il aperçoit une personne qui coure en pantoufles. Il ne peut pas identifier cet homme : un pur étranger pour lui. Mais, en se concentrant, il se rappelle ce qui se tramait en arrière-scène pendant qu'il observait ce farfelu joggeur : deux individus cachés derrière les buissons qui semblent retourner de la terre. Votre manteau à capuchon noir et argenté vous a trahie, Madame Desjardins, puisqu'il vous reconnaît quelques heures ensuite sur le *Quai des Artistes*. Monsieur Deschatelets ne s'est pas souvenu sur le coup de ce qu'il avait vu en arrière-plan plus tôt cet après-midi-là, étant troublé par la noyade accidentelle de Jean-Claude Dumas.

Et finalement, notre laboratoire a confirmé la présence de cocaïne au *Lac Leamy* et dans le contenu du sachet provenant de votre demeure, M. Lachaîne. Vous avez des précisions peut-être ?

La calme Brigitte éclata soudainement :

- Sacrament ! Je te l'avais dit de ne pas forniquer avec cette bonne femme. Ton entrejambe a eu raison de ta tête, espèce de con.

Il n'en fallait pas plus pour écrouer les trafiquants.